

A black and white portrait of David Van Reybrouck. He is a middle-aged man with short, light-colored hair, wearing glasses and a dark, long-sleeved button-down shirt. He has his arms crossed and is looking directly at the camera with a neutral expression. The background is a dark, solid color.

Van Reybrouck : “Il y a une colonisation violente du futur”

Un an de terrain, dont huit mois en Indonésie, ont mené David Van Reybrouck à accoucher d'un nouveau livre de 500 pages.

- Dix ans après son formidable “Congo”, David Van Reybrouck récidive aussi bien sur l’Indonésie.
- Un livre enlevé qui nous concerne tous. Van Reybrouck nous parle aussi du lien avec l’enjeu climatique actuel.

Entretien Guy Duplat

Rappelez-vous *Congo, une histoire* de David Van Reybrouck, un livre formidable, un fleuve tumultueux en 700 pages que l’on dévorait comme un roman racontant ce pays depuis 90 000 ans jusqu’à aujourd’hui. Multiprimé, Prix Médicis 2012, il fut vendu à plus de 500 000 exemplaires.

Ce Bruxellois néerlandophone, né en 1971, n’a pas son pareil pour raconter des histoires avec tout le sérieux de l’archéologue et philosophe universitaire qu’il est, mais aussi tout le talent du romancier et du journaliste.

Il récidive avec la sortie française de *Revolusi, l’Indonésie la naissance du monde moderne* ★★★★★ (Actes Sud) où il entreprend de raconter l’Indonésie, son passé colonial et son combat pour l’indépendance. Un pays qui n’apparaît quasi jamais dans les médias. A nouveau un très gros livre (500 pages sans compter les notes) mais un récit passionnant, très vivant qui se lit d’une traite et très bien accueilli par la critique hollandaise.

Comme pour *Congo*, il a travaillé avec des interviews de témoins, dont les émotions, le vécu, mêlent l’intime et l’universel. Il a pu en retrouver 200 tous très âgés (la guerre d’indépendance a duré de 1945 à 1949). Il a fait un an de terrain, dont huit mois en Indonésie, sur plusieurs îles. Il a retrouvé des Népalais venus avec les troupes britanniques, des vétérans japonais de 101 ans lui ont raconté comment ils furent accueillis les bras ouverts par les Indonésiens qui ne voulaient plus de la colonisation hollandaise. Il a interrogé des Hollandais, certains avaient déserté, d’autres ont été des tortionnaires condamnés pour crimes de guerre.

Avez-vous été surpris par ce que vous avez appris ?

Il s’agit d’un pays immense, le quatrième pays le plus peuplé avec 270 millions d’habitants, la plus grande communauté musulmane, une puissance économique et on en parle très peu dans la presse européenne. Le contraste est quand même incroyable entre l’invisibilité de ce pays aujourd’hui et le rôle crucial qu’il a joué dans les années 40 et 50 comme initiateur de la décolonisation du Sud. Je ne savais pas à quel point ce pays a nourri le débat et le modèle des indépendances. En 1945, il fut le premier pays à proclamer son indépendance, deux jours à peine après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Sa guerre d’indépendance et la conférence afro-

asiatique de Bandung en 1955 ont dessiné le modèle de la décolonisation généralisée sur base de l’expérience hollandaise. Elle se ferait de manière rapide, totale, intégrale, sur la totalité du territoire de l’ancienne colonie. Mais, comme on le verra aussi en 1960 au Congo, si le pays colonisateur permet une indépendance politique, il garde une mainmise sur le pouvoir économique. On voit comment l’expérience indonésienne a marqué le Moyen-Orient, le Maghreb, l’Afrique subsaharienne, l’Amérique latine. Mandela fera référence à cette conférence tout comme Malcolm X et Martin Luther King, les activistes américains rêvaient d’un second Bandung. Même l’origine de l’Union européenne a été nourrie par la dynamique enclenchée par Bandung, en réaction à ce rapprochement entre l’Asie et l’Afrique dans une logique anticoloniale. Tous les pays fondateurs de l’Union ayant un passé colonial (sauf le Luxembourg!).

L’histoire de l’Indonésie et de sa révolution nous concerne donc aussi, nous, Européens.

C’est de l’histoire mondiale. Le monde s’est trouvé changé par cette période. Si on veut comprendre ce qui s’est passé au Congo belge, en Algérie et ailleurs, il est important de connaître le pays déclencheur de cette dynamique.

En quoi la colonisation de l’Indonésie fut-elle différente des autres ?

Par la durée de la présence hollandaise: trois siècles et demi. Cela a créé des rapports étroits et engendré de très nombreuses familles mixtes au point d’y brouiller la frontière entre l’Europe et l’Asie. Pour des petits pays comme la Hollande ou la Belgique, avoir un si vaste territoire colonial dépassant si largement leur propre territoire leur donnait une fierté nationale. Ils pouvaient jouer dans une classe supérieure, bien au-dessus de leur poids propre, acquérir une certaine respectabilité au XIX^e siècle: “*Nous sommes une grande Nation grâce à nos exploits coloniaux.*”

Comme pour “Congo” la force et la clarté de votre livre qui font qu’on le lit avec grand plaisir tiennent aux témoignages des derniers survivants de cette époque et à la métaphore récurrente du paquebot.

La plupart des gens que j’ai interviewés avaient 90 ans ou plus, entre 2015 et 2020. Bon nombre de mes 200 témoins sont donc morts entre-

temps. J’ai tellement dû me dépêcher pour les rencontrer que je me suis dit que je n’aurais jamais l’âge de mes témoins si je continuais à courir comme ça! La métaphore du paquebot part du fait réel d’un naufrage. L’empire colonial hollandais se croyait inébranlable. Le gouverneur général de Jonge disait en 1936: “*Nous sommes ici depuis 300 ans, nous resterons encore 300 ans et après nous pourrons parler.*” Or, ce paquebot si joli a fait naufrage en quelques minutes en mer de Java. Cela illustre la chute si rapide de l’empire colonial hollandais. Mais j’ai découvert aussi une sociologie dans ces paquebots avec le découpage des voyageurs en trois classes. Je me suis dit: la hiérarchie de la société coloniale, on la retrouve en 3D sur ce paquebot! Depuis

“Si on veut comprendre ce qui s’est passé au Congo belge, il est important de connaître le pays déclencheur.”

la classe supérieure hollandaise tout en haut avec cabines luxueuses et douches, jusqu’en bas où se trouvait la grande masse, sans cabines, parquée dans une pauvreté épouvantable.

Cette année, la Documenta de Kassel, la plus grande manifestation d’art contemporain, avait comme commissaire le collectif indonésien “ruangrupa” mais fut entachée à ses débuts par des dessins antisémites sur une fresque venue d’Indonésie.

J’étais en Allemagne pour la traduction allemande de *Revolusi* et on m’a invité à Kassel où j’ai rencontré “ruangrupa” et retrouvé avec eux l’ambiance javanaise. J’ai trouvé cette Documenta courageuse. Jusque-là, l’univers de l’art contemporain était axé sur le Nord, l’Europe, les États-Unis, et, tout à coup, on se rend compte qu’il existe un Sud! Tout à coup vient un collectif et non plus un commissaire, et on va du Nord vers le Sud, de l’individualisme au collectif, de l’esthétique au politique. C’est une Documenta presque hérétique, peu respectueuse de la tradition hiérarchique et des rapports classiques de pouvoir dans l’art contemporain. Mais cette Documenta a été perçue comme antisémite. C’est vrai qu’il y a eu une banderole inacceptable qui a été vite enlevée mais qui était bien petite par rapport à ce que montre le carnaval d’Alost chez nous! L’Allemagne, et on le comprend, est très sensible à tout ce qui touche à l’antisémitisme, mais la violence de la presse à l’égard de tous ces artistes était très forte et dépassait les faits, prenant parfois des accents néocoloniaux. On me citait les études faites au Caire par les Indonésiens, etc. J’étais invité à commenter “*L’origine de l’anti-*

sémitisme en Indonésie” et ça m’a mis en rage. Franchement, j’ai vu beaucoup plus d’antisémitisme en Europe qu’en Indonésie.

Vous dites que la colonisation se reproduit en 2022, “en colonisant le futur, en accaparant des territoires et des richesses, en limitant ainsi l’avenir des générations futures. On assiste à une violence collective de l’homme à l’encontre de la planète”.

La carte des pays colonisés jadis se superpose très bien à celle des pays les plus impactés aujourd’hui par la crise climatique. C’est hallucinant que les pays du Nord, qui ont 19 % de la population mondiale, soient responsables de 92 % des émissions excessives. Alors que l’Afrique, l’Amérique latine, le Proche-Orient n’ont contribué ensemble que pour 8%. C’est nous, le Nord, qui avons bouffé le budget carbone du globe. Un tiers du Pakistan se trouve inondé et le gouvernement pakistanais a dit que c’était la faute de l’Occident. Il y a donc une nouvelle forme de colonialisme. La vraie violence néocoloniale est beaucoup plus dans le climat au Pakistan que dans des noms de rue à changer. Je vais continuer à écrire des textes et des livres, mais je vais pour l’instant arrêter les grandes fresques comme celles sur le Congo et l’Indonésie, étant donné que les huit ans à venir seront tellement cruciaux dans la lutte contre le réchauffement climatique. Je vais aider ceux qui veulent relever ce défi avec mon expertise dans la réflexion sur le renouveau démocratique.

La guerre en Ukraine accélère la prise de conscience.

C’est incroyable de penser que ce sera encore Poutine qui nous aura amenés à devenir durable! Ce serait le comble que les rapports du Giec aient moins d’autorité que les atrocités de Poutine.

Une vague brune menace-t-elle l’Europe? Pessimiste?

Cela fait dix ans que je dis que la démocratie n’est pas une évidence et qu’il faut la défendre. La démocratie basée sur les droits de l’homme, c’est le socle du monde de l’après-guerre. Nous sommes en train de perdre des pays qui deviennent des autocraties ou des démocraties de façade. Renforçons nos démocraties. Comme le disait Gramsci, je combine le pessimisme de l’intellect avec l’optimisme de la volonté.

→ *Revolusi, l’Indonésie et la naissance du monde moderne, de David Van Reybrouck, traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin et Philippe Noble, Actes Sud, 610 pp., 29 €*